

1110
10/11
CERCLE D'ETUDES METAPHYSIQUES

DIALECTIQUE DE L'INITIATION

Essai d'application
des méthodes de la phénoménologie génétique
à la reconstitution de la gnose

Deuxième partie

FONDEMENTS THEOLOGIQUES

Fascicule No IV

CHAPITRE IV

L'HOMME COMPLET

(Introduction théologique à l'anthropologie)

§ 12 - Déité paternante-paternée et déité maternante-maternée.
Le Fils et la Fille.

En mode de formation, c'est-à-dire dans l'irréversibilité du temps, la déité prend au "départ" du Fils un caractère paternant et à son "retour" un caractère materné. Ces deux modes sont ceux de la vision pour-lui du Fils.

Nous avons jusqu'ici parlé du Fils de Dieu, non de sa Fille. En réalité, le mot de Fils est impropre. Dans la vision en simultanéité, ce n'est pas du Fils qu'il eût fallu parler, mais de l'Androgyne. Seuls le Père et la Mère sont sexués, le Fils non, la sexualisation du Père et de la Mère n'étant d'ailleurs qu'une autre expression de l'antisymétrie interne du couple. Ce n'est que dans une vision en succession que la notion de Fils apparaît, à l'"origine" des temps, comme déversement masculin de l'androgyne. La notion de Fille, qui correspond au déversement inverse équilibrant celui-là, apparaît en même temps, mais à ce moment, le Fils ne connaît pas la Fille en tant que telle; ce qui est créé pour-lui en même temps que lui dans le couple Père-Mère, c'est le monde, le monde pour-lui. La Fille est ce monde, et la Fille devient l'intégration, la transfiguration de ce monde dans le Fils. Naturellement, la Fille de son côté possède un regard, mais à ce moment le Fils ne le voit pas comme tel. Il ne le verra comme regard que lorsqu'il aura conquis son propre mode de vision transcendantale, lors de sa communion. L'histoire du monde est celle de la vision naturelle et naïve que le Fils possède de ce même monde, et elle ne peut être que l'histoire d'un seul regard, non de deux. Lorsque le deuxième regard est vu par le premier, l'histoire du Fils et celle du monde s'abolissent ensemble dans l'a-temporalité de la déité et de l'androgyne parfait. En d'autres termes, l'être pour-soi du Fils apparaît, lors de la conception, sur le fond homogène d'une déité ou d'un monde qui ne sont à ce moment pour lui qu'être en-soi indistinct. La notion d'Epouse ou de Vierge-Fiancée dont parlent les traditions ne cesse pas de se confondre avec le monde pour-lui du Fils, elle intègre un monde extérieur, et effectivement la vocation du Fils, qui est de conquérir la Fille, se confond avec celle d'envahir et de conquérir ce monde, de l'intégrer en lui et d'être finalement le monde, mais plus que le monde, le monde plus le "Je" extra-mondain qui en surgit. Cette intégration est à la fois a-temporelle, en ce sens qu'elle a lieu à tout instant en mode d'émanation, et temporelle, en ce sens qu'elle n'est complète, en mode de formation, qu'à la "fin" de l'histoire, étant entendu que le "commencement" de l'histoire se confond avec la fondation de l'être pour-soi du Fils, ce qui signifie que la notion d'un commencement absolu du temps est absurde, car le Fils est éternel. On peut dire, en d'autres termes, que la Vierge-Fiancée de la "fin" n'est pas autre chose que le monde transfiguré devenu le corps du Fils dans l'androgyne divin ou dernier Adam et que le mariage du Fils et de la Fille consacre alors la pleine féminisation du Fils dans l'équilibre parfait de sa virilité pleinement intensifiée par cette féminisation même.

Rigueur et clémence.

La "création" du temps par l'être pour-soi du Fils transforme en succession la simultanéité des deux pôles de l'émanation et hiérarchise les deux transcendances. En tant qu'être pour-soi le plus intégrant, le Fils crée donc par sa projection hors de l'en-soi divin l'histoire tout entière. Cette projection est l'instant éternel du commencement du monde créé que l'émanation implique mais transcende. Comme tout mode de succession implique en outre un mode d'alternance, c'est-à-dire de succession par cycles de relaxation, l'androgyme primordial se trouve "alternativement" sollicité, mais de façon non symétrique, par le pôle paternant et le pôle maternant de la déité, qu'il ne peut plus enfermer dans une synthèse intemporelle. Cette vision est évidemment naïve. "Lorsque" la déité prend un caractère paternant, le Fils en est projeté. C'est le départ de l'enfant prodigue. "Lorsque" elle prend un caractère maternant, le Fils y est rappelé. C'est le retour de l'enfant prodigue. Mais, pour le Fils qui se voit au même moment comme pleinement cause-de-soi, la déité n'est pas vue en réalité comme maternante hors de lui, mais maternée par lui et en lui, et il cesse, toujours au même moment, de se voir comme Fils paterné pour se sentir Père maternant. Ainsi, dans la ré-unification "terminale" de la déité dans le Fils, les quatre composantes du couple Père-Mère se con-fondent pour constituer, dans le Fils, la vision totale. Traditionnellement, l'attribut du Père est la Rigueur et celui de la Mère est la Clémence, ces deux attributs se tenant respectivement à gauche et à droite de l'arbre central de la construction séphirothique. On comprend dès lors qu'en "construisant" en lui la Mère, le Fils apparaisse comme le destructeur de la rigueur paternelle et le porteur de la Clémence et qu'il oppose en un sens à la rigueur divine, qui est justice, la clémence divine, qui est charité et miséricorde.

La mission "historique" du Fils consiste ainsi à intensifier la clémence dans le monde, et il revient donc au même de dire que l'histoire signifie, dans le monde, la montée de l'être cause-de-soi ou la montée de la clémence. Mais cette intensification ne peut apparaître qu'à l'état de transfiguration de la rigueur, et elle exige par conséquent une connaissance transcendantale de celle-ci, c'est-à-dire une intensification de la rigueur elle-même. Ainsi en "devenant" la Mère, le Fils se fait également le Père, vision transcendantale de la juste justice du Père, non plus révolte contre lui mais soumission à lui. Isaac se soumet à la justice d'Abraham au nom d'une conception naïve de la justice. Mais Abraham se soumet à la justice de Iaweh au nom d'une conception transfigurée. L'identification avec le Père, qui passe par le chemin de la re-constitution de la Mère, transfigure finalement cette soumission même, et la Mère divine, qui en est l'instrument, transcende ainsi, par rapport au Père, la sou-mission dans la ré-mission, l'hypo-stase dans l'ek-stase.

Le cycle de la formation se situe entre le "départ" et le "retour" du Fils. Par convention, nous dirons que la déité paternante se tient à l'"extrême-haut" et la déité maternée à l'"extrême-bas". Nous symbolisons ainsi le fait que dans tous les enseignements le retour du Fils prenne l'aspect d'un mariage avec la Femme "d'en bas", la Vierge Noire qui se tient dans les ténèbres de l'enfer, où le Fils va la chercher. Dans la tradition chrétienne, le Fils épouse l'Eglise, symbole de la Fiancée. L'Eglise n'est en effet que le monde pour-lui du Fils, mais le monde transfiguré en même temps que le Fils. Ainsi l'appelle-t-on le corps mystique du Fils : ce symbolisme implique que l'Eglise de la "fin" des temps habite l'enfer, c'est l'église militante et souffrante de la tradition, et elle se prépare à devenir triomphante.

La réunification du Fils et de la Fille reconstitue le couple Père-Mère de "l'origine". C'est bien dans le passage extra-mondain du nouveau couple vers la déité que l'ancien couple se retrouve et que la Vierge-Fiancée devient Marie, Mère de Dieu. Dans la tradition catholique, Marie n'est que la servante du Père, non son égale. C'est que, d'une part, le Père y désigne hypostatiquement la déité, et que d'autre part, par cette subordination, est marquée la permanence du déversement Père → Mère, d'où procède toute manifestation. Comme le dit Saint Paul : l'homme domine sur la femme. Cependant, tandis que l'Eglise catholique rend à ses saints un culte de dulia, elle rend à Marie un culte d'hyperdulia. L'hyperdulia n'est pas l'adoration, celle-ci est réservée à la déité paternante. Mais en élevant Marie au-dessus des saints, l'Eglise catholique ne l'en place pas moins dans la transcendance extra-mondaine, et, en ce sens, et quelles que soient les déviations exotériques du culte marial, le catholicisme fait un pas en avant dans la voie qui le porte de son état de religion initiée à celui de religion initiante.

§ 13 - La "féminisation" du Fils.

A tout instant, pour la vision absolue, la masculinité et la féminité du Fils sont égales. Mais, dans le développement de sa vision pour-lui, le Fils transforme une masculinité active et une féminité passive "originelles" qui lui sont données en ampleur, en masculinité et féminité à la fois actives et passives qu'il se donne lui-même en intensité. Il transforme ainsi son être en-soi divin en être cause-de-soi christique.

L'histoire du Christ en devenir est celle de tout homme, et seul le Christ parfait peut être dit pleinement homme. C'est pour cela que la tradition, depuis Daniel, le nomme, dans son devenir, Fils de l'homme. L'histoire de la "féminisation" du Fils, qui est celle de sa montée pour-lui vers l'androgynat parfait du dernier Adam, est alors incluse, comme celle de tout homme, entre une conception et une communion, en passant par une naissance et un baptême.

Rappelons ici que nous n'avons accordé au nourrisson et à l'enfant vus par nous qu'une vision amputée et seulement la connaissance des rapports qui ne sont que des demi-proportions. C'est que le nourrisson et l'enfant ne possèdent pour nous qu'un demi-regard. Ce regard complet n'appartient qu'à l'adolescent lorsque, par la première communion, il fait émerger pour-lui le premier sénair. L'adolescent parfait est le Christ intensifié par la "montée" perpétuelle de sa communion, lorsqu'il atteint la limite humano-divine où le Fils de l'homme en devenant homme est fait Fils de Dieu, et par conséquent Dieu. Dans son acception la plus large, la Mère est le monde enveloppant successivement l'embryon, le fœtus, le nourrisson et l'enfant jusqu'à la première communion qui voit l'adolescent créer d'un coup son monde en lui-même. L'Epouse est alors le monde enveloppant l'adolescent, mais également enveloppé en lui, dans une relation de transcendance immanente. Ainsi, la Mère cède la place à l'Epouse à l'instant parfait de la "fin". Le Fils est toujours enveloppé par une matrice, celle de la mère de chair d'abord, celle du monde ensuite, et c'est une seule et même matrice, dans ses ek-stases successives d'ampleur-intensité. Aussi ne doit-on pas définir la Mère seulement par sa fonction de sus-tentation ou de tutelle,

mais également par sa fonction d'os-tentation, c'est-à-dire d'irradiation, d'expansification, d'ek-statification du Fils : elle est pour lui l'univers de plus en plus universel, tandis que l'Epouse, elle, est l'univers absolu. Pourtant, à la naissance, la Mère de chair s'éloigne, c'est un fait, et elle s'éloigne même de plus en plus, et ce que l'on appelle alors le monde (la partie du monde qui n'est pas elle) se glisse de plus en plus entre elle et l'enfant. La séparation s'achève au sevrage, qui est l'équivalent physiologique du baptême. Femme, qu'ai-je à faire avec vous ? dit Jésus à Marie. Il faut que cette séparation ait un sens, et en effet celui-ci est clair. C'est au moment du baptême que la Mère qui, sous le regard encore vacant du nourrisson, était la source de lumière formant et éclairant l'image que le nourrisson était encore, devient image à son tour, elle s'éloigne vers l'infini virtuel où se trouvait le Père lors de la conception, et c'est corrélativement celui-ci qui, tout en étant encore infiniment distant devient réel et se propose à son tour comme source. Dans la symbolique astrale, le Père est représenté par le soleil et la Mère par la lune. Ce symbolisme se rattache immédiatement à celui des sacrements. En effet, jusqu'à notre naissance, nous vivons dans la nuit la plus noire, les ténèbres intérieures de la Mère. De la naissance au baptême, nous recevons, car nous ne pouvons pas supporter encore d'autre lumière, le reflet lunaire encore nocturne d'un soleil invisible. Ainsi la Mère se différencie et donne l'idée du Père qu'elle seule voit, pas nous. Avec le baptême, toutefois, se lève l'aurore et le Père apparaît au loin. C'est un soleil encore voilé qui nous éclaire, car nous ne pouvons pas encore regarder en face le soleil. Il faut attendre la première communion pour que le plein midi nous soit supportable. Alors nous ne sommes plus en face du soleil, nous sommes dans le soleil, et même nous sommes le soleil. La première communion est le premier et le seul contact réel avec le Père, et ce contact est fusion unitive, car pour la première fois le Fils est créateur de lumière et il ne peut y avoir qu'un seul créateur. La tradition enseigne que le Fils devenu majeur se tient au midi. C'est en effet le point culminant du soleil. En Chine, de même, l'Empereur, fils du Ciel, regarde le sud, il ne porte plus d'ombre. Jusqu'ici, les civilisations ont exigé des ciels tempérés, et la terre est restée inclinée sur l'écliptique. Mais il faut que l'ombre diminue. Dans le symbolisme de la Kabbale, tout homme qui, en rêve, se voit ayant perdu son ombre, est en danger de mort. C'est que la communion est mort. Toute intuition, tout acte nuptial sont la mort de l'être ancien, la naissance de l'être nouveau, sa renaissance. Elle est mort dans le paroxysme, éclatement de la lumière par l'absorption, la dissolution des ténèbres extérieures. Tout le dynamisme de l'acte, qui a pour but, dans un mouvement interne-externe, d'inverser la fissure interne, centrale et néantisante du pour-soi, en frange externe, marginale et plénifiante fondant l'être cause-de-soi, ne fait pas autre chose que promouvoir la transmutation des ténèbres extérieures en ténèbres intérieures. Mais le noir de la fin est élimination du noir. La fissure du pour-soi agit en mode séparatif dans l'indifférencié initial pour séparer le fœtus et l'enfant de la matrice mondaine où ils sont investis de toutes parts, mais la frange de l'être cause-de-soi agit en mode agrégatif dans l'indifférencié final pour fondre l'homme global dans un soleil sans limites qui a envahi tout le ciel, et il n'y a plus de ciel. L'Epouse enveloppe alors l'Epoux comme la Mère enveloppait l'embryon, mais l'Epouse n'est pas autre chose que le monde conquis et incorporé par l'Epoux. Du monde pour-lui, il a fait le monde en-lui. L'Epoux et l'Epouse ne sont plus qu'un dans une seule chair transfigurée.

Ce développement peut d'ailleurs être complété comme suit : Au moment du baptême, la mère de chair, dans son éloignement, est suppléée par la marraine, et le père de chair, dans son rapprochement, est annoncé par le parrain. Il est significatif qu'au nom de son Père, l'enfant ajoute alors son propre nom, qui est celui de son parrain. Ce nom est le symbole de son autonomie corporelle physique. Avant la majorité du regard dans la vision ontologique universelle qui, à la première communion, marquera son autonomie corporelle psychique, l'enfant doit donc subir une double minorité, sous l'autorité de la mère réelle et du père virtuel d'abord, de la marraine et du parrain réels ensuite. Cette double minorité n'est que la manifestation de la double transcendance. De même, à toute civilisation initiée, il faut deux civilisations initiées successives. Il fallut au christianisme une première initiation par sa mère hébraïque : ce fut la naissance du christianisme. Mais il lui en fallut une seconde par son parrain grec : ce fut sa re-naiissance. Et le nom même du christianisme, son nom de baptême, procède de celui que les Grecs donnèrent à un Juif. Cette double sujétion explique de même que, dans certaines civilisations restées proches des rites et par conséquent infantiles, l'homme soit plus volontiers appelé par le prénom de son père et celui de son parrain superposés que par son nom de famille, le prénom de son parrain étant d'ailleurs son propre prénom : Fédor Ivanovitch, - Fédor, fils d'Ivan. Mais à la première communion, le parrain et la marraine s'effacent à leur tour. L'adolescent est devenu majeur et il affronte son Père en tant qu'égal. Il s'engage à ce moment lui-même, et on lui fait effectivement renouveler l'engagement pris par son parrain et sa marraine au moment du baptême.

Sexualisation du Fils.

Toute l'histoire du Fils tient dans l'involution-évolution de ses rapports avec le couple Père-Mère et c'est celle-ci que nous allons reprendre maintenant en termes ontologiques. C'est à la conception que le Fils est fondé par le couple, mais il est corrélativement le fondant du couple lui-même, car sans lui le Père et la Mère seraient encore Fils et Fille. On dira cependant que l'embryon est au même instant fondé dans la Mère, ce qui ne fait que résoudre la corrélation du fondé et du fondant dans le fondu. Mais ne mettre en jeu dans cette fusion que la Mère à l'exclusion du Père est une naïveté de la philosophie ou de la science naturelles, car le Père n'en est nullement absent, il est seulement rejeté aux confins comme enveloppant de la Mère. L'embryon est au centre de la Mère et du Père, mais le Père est à l'infini de la Mère et de l'embryon, et cela conformément à ce que nous savons du couple Père-Mère, dont le clivage signifie en même temps l'ouverture de la totale transcendance entre le Père et le Fils. Nous verrons tout à l'heure pourquoi ce rôle particulier de la Mère qui est enveloppée par le Père et qui est l'enveloppant de l'embryon donne à l'embryon "originel" intégrant tout embryon cosmique un sexe opposé à celui de la Mère, c'est-à-dire un sexe mâle. Mais nous verrons aussi pourquoi il ne faut pas confondre mâle et masculin, femelle et féminin. Que cet embryon universel soit mâle ne l'empêche pas d'être fondé par deux forces, l'une paternante, l'autre maternante, c'est-à-dire masculine et féminine. En vertu de la loi qui veut l'attraction des contraires et la répulsion des semblables, il revient au même de dire que la Mère émet un ovule chargé d'une force féminine qui accueille un spermatozoïde chargé d'une force masculine, ou que le Père émet un spermatozoïde chargé d'une force masculine et que ce spermatozoïde est appelé par un ovule chargé d'une force féminine. Notons tout de suite que, vues par le Père et par la Mère, ces forces masculine et féminine ne peuvent être considérées qu'à l'état

de forces inverses, au sens où nous avons employé ce mot lorsque nous avons décomposé les quatre modes Ψ_1 et $-\Psi_1$, Ψ_2 et $-\Psi_2$, du couple Père-Mère. En effet, il s'agit ici, pour le Père comme pour la Mère, de forces qui sont bien semblables à leurs forces, masculine ou féminine, puisque émanées d'elles, mais polarisées en sens inverse puisque chassées par elles. Cette jonction du spermatozoïde et de l'ovule ne se fait pas à mi-chemin du Père et de la Mère, extérieurement à tous les deux, mais dans la matrice, qui est dans l'ensemble Père-Mère, le temple de la déité une, par régression infinie de la dialectique de l'enveloppé-enveloppant. La matrice est enveloppée par la Mère, elle-même enveloppée par le Père, ce qui implique une non-symétrie du rôle du Père par rapport à celui de la Mère, cette non-symétrie étant elle-même le résultat de la transcendance et le symbole du déséquilibre formateur. Ceci n'est qu'une autre expression de ce fait qu'en mode de formation, la rigueur du parallélisme ou de la réversibilité du mode de l'émanation se trouve détruite et qu'un sens est créé, un sens de parcours et par conséquent de vision. L'existence spécifiée et séparée de l'embryon est d'abord sens et l'existence du Fils le sera aussi. Le sens est l'essence de l'existence. Si nous reprenons ici les notations qui nous ont servi pour la mise en équation de la déité et du couple Père-Mère, nous voyons que l'embryon conjoint les deux composantes $-\Psi_1$ et $-\Psi_2$ dites masculine négative ou encore inverse (ou passive) et féminine négative ou encore inverse (ou passive), c'est-à-dire, en valeur absolue la moitié du Père et la moitié de la Mère. Ce mécanisme est exactement celui que nous décrirons dans toute reproduction sexuée. L'oeuf original est en effet une cellule formée par la jonction du spermatozoïde et de l'ovule, mais ces derniers sont eux-mêmes, quant au nombre des chromosomes, la moitié exacte de chacune des cellules sexuelles du père et de la mère. Corrélativement, la création du monde pour-lui de l'embryon (la future Fille) résulte de la conjonction des deux autres composantes du Père et de la Mère, celles-ci positives (ou encore directes ou actives), Ψ_1 et Ψ_2 . Il va de soi, - répétons-le sans nous lasser, - que les signes du positif et du négatif, c'est-à-dire du direct et de l'inverse, ou de l'actif et du passif, sont relatifs au sens de vision de celui qui voit, et par conséquent, ici, au mode de vision du tuteur, qui est le couple Père-Mère ou la déité, qui voit "de l'extérieur" le trajet du spermatozoïde vers l'ovule et non l'inverse. Du "point de vue" de l'embryon, il faut évidemment inverser les sens. L'embryon, à supposer qu'il ait la vision totale, se verrait comme $\Psi_1 + \Psi_2$ et verrait le monde comme $-(\Psi_1 + \Psi_2)$.

Potentialités et virtualités dans le Fils.

constate seulement comme existant spécifié et autonome dans la multiplicité des existants ? Que dira en tout cas le Fils "dès" qu'il se verra ? L'embryon ou le Fils ne peuvent se considérer que comme les porteurs des potentialités et des virtualités infinies d'intensité qu'ouvre en eux la double transcendance de leurs composants par rapport à celles du monde, mais ces potentialités et ces virtualités ont beau être intentionnelles, elles ne sont en eux perpétuellement que comme des formes vides restant à remplir. L'embryon se voit comme la juxtaposition linéaire $\Psi_1 + \Psi_2$ et non comme l'ensemble sphérique $\Psi_1, -\Psi_1, \Psi_2, -\Psi_2$. Autrement dit, il se voit en mode d'ampleur, non d'intensité.

Mais que peut dire de lui-même l'embryon s'il se voit non pas en totalité déjà constituée comme être cause-de-soi, mais en tant qu'être en devenir, c'est-à-dire s'il se

Et ses deux charges masculine et féminine ne lui ont été données qu'en ampleur justement parce qu'elles lui furent données, et elles ne peuvent être constituées en intensité que s'il se les donne à lui-même. Dès que l'embryon existe, il est à la fois être en-soi par les charges reçues, être cause-de-soi par les charges qu'il se donne, et être pour-soi par la dialectisation immédiate des deux transcendances, qui provoque la transmutation de l'en-soi en cause-de-soi. Dès qu'il extériorise l'une des transcendances, il intériorise l'autre, et réciproquement. En effet, à supposer que la composante masculine directe φ_1 du Fils veuille combler la transcendance positive qui la sépare de la composante mondaine féminine inverse $-\varphi_2$ (en termes usuels, à supposer que le Fils veuille objectiver le monde, le rendre passif sous son regard et s'en faire un objet), ce n'est pas $-\varphi_2$ que le Fils trouve seulement devant lui, mais l'autre composante mondaine $-\varphi_1$, à savoir une forme masculine inverse de la sienne et par conséquent s'opposant à elle activement, (en termes usuels, le regard d'autrui regardant celui du Fils, un regard non objectivable). Inversement, si la composante féminine directe φ_2 du Fils veut combler la transcendance négative qui la sépare de la composante masculine inverse $-\varphi_1$, c'est-à-dire se soumettre à elle, c'est $-\varphi_2$ qu'elle rencontre, c'est-à-dire son propre regard inverti qui lui fait honte, et c'est sa révolte intérieure que trouve le Fils au terme de cette soumission extérieure. Cela signifie que perpétuellement la dialectique du pour-soi-pour-autrui, en faisant extérioriser au Fils ses composantes, lui fait intérioriser celles du monde, et que dans ces prises de contact avec le monde et ces communions perpétuellement à re-commencer, il est véritablement la totalité $(\varphi_1 + \varphi_2) + (-\varphi_1 - \varphi_2)$ dont on peut dire qu'en ampleur elle n'est rien, ou qu'elle est échec total, puisque ce total quantitativement est nul, mais qu'en intensité elle est tout et qu'elle est victoire totale, car elle se révèle à elle-même comme intensité croissante, capacité perpétuellement accrue de compréhension du monde. Quand Sartre dit que l'existant est pris dans l'alternative de l'orgueil (φ_1 possédant $-\varphi_2$) ou de la honte (φ_2 se soumettant à $-\varphi_1$), il ne raisonne qu'en mode d'ampleur, il néglige l'acquis gnosique inaliénable de l'intensité que l'existant accumule en lui en constatant et provoquant justement cette intériorisation des transcendances et en augmentant par là même son pouvoir de se mettre sous tension comme cause-de-soi en se crucifiant sur le monde. Le fait essentiel à noter pour le moment est double : d'une part, par l'émergence de son "Je" transcendantal, le Fils se voit comme un complexe complet de quatre composantes masculines-féminines en quadrature, et non plus de deux, comme on le voyait ou comme il se voyait, par son Moi naïf. Il se sait statique dans ses échecs, mais ekstatique dans ses victoires. Au contraire, la Mère qui ne pose sur lui qu'un regard extérieur, le voit toujours dans son induction aliénante originelle. Tandis que le Fils se voit comme globalité, la Mère le voit seulement comme partie d'une globalité dont elle fait elle-même partie et cela justement parce qu'elle ne se voit que partie et a besoin du Fils comme complément. Tandis que le Fils se voit comme androgyne, elle le voit sexué. Dans le mode de la banalité quotidienne, la Mère a besoin de cette amputation du Fils. Elle veut le garder le plus longtemps possible auprès d'elle. Et quand il se marie et s'éloigne et qu'elle devient "belle-mère", elle trouve que son fils change, qu'il se laisse dominer par sa femme. Cette observation éclaire la signification de l'expression traditionnelle qui rend compte de l'évolution de l'androgyne : la féminisation du Fils. Cette expression vicieuse est celle de la vision naturelle. L'opposition entre la vision de la Mère et celle du Fils est celle du regard externe et du regard interne, c'est-à-dire de la vision naturelle et de la vision transcendantale. Et certes nous ne pourrions parler

ici du "regard" de la Mère céleste qu'en anthropomorphisant celle-ci. Car la Mère céleste n'ayant pas d'être pour-soi n'a d'autre regard que celui de la déité, c'est-à-dire du couple Père-Mère dans son ensemble, et ce dernier ne voit évidemment le Fils que comme il se voit lui-même, c'est-à-dire totalité androgynale. Mais tout ce que nous disons reste vrai pour la Mère de chair, en mode terrestre. Ainsi la Mère se constitue d'abord en potentialité du Fils, et renvoie le Père à l'état de virtualité. Mais réciproquement, lorsque le Père émerge, c'est lui qui devient la potentialité du Fils et renvoie la Mère à l'état de virtualité. Nous allons essayer d'approfondir ces points, qui vont nous livrer le secret des rapports de la sexualité et de la cérébralité, mais, dans ce but, il nous faut commencer par quelques considérations théoriques sur le passage de l'unité à la dualité (et réciproquement), passage qui exige, comme on le sait, la médiation d'une infinité.

§ 14 - Dialectique de la multiplicité.

Le passage de l'unité à la dualité exige, on le sait, la médiation d'une infinité, mais d'une infinité vue en mode d'ampleur. Cette infinité, vue en mode d'intensité, c'est-à-dire réunifiée, fonde, à chaque terme de la série des doubles, un nouveau niveau d'être.

Pour bien comprendre ce que signifie le passage de l'unité à la dualité, nous allons nous servir d'un modèle mathématique simple, pris dans le domaine de la cinématique. Supposons que nous voulions nous rendre à bicyclette d'une ville A à une ville B et que le parcours aller soit effectué à une vitesse de 10 km à l'heure. A quelle vitesse doit être effectué le trajet de retour de B vers A pour que la vitesse moyenne sur l'ensemble du parcours soit le double de la vitesse de l'aller, soit 20 km à l'heure ? Ce problème prend l'aspect d'une devinette de salon, et l'on trouvera toujours des calculateurs irréfléchis pour répondre qu'il faut, pour obtenir une moyenne arithmétique de 20 km, rentrer à une vitesse de 30. Cette réponse est inexacte. En réalité, le problème n'admet pas de solution finie. Pour que la vitesse d'ensemble soit le double de la vitesse à l'aller, il faudrait rentrer à une vitesse infinie (1). Voici donc une relation entre l'unité, la dualité et l'infini. Le nombre deux joue ici un rôle de seuil, c'est-à-dire à la fois un rôle originel et ultime. En effet, si l'on voulait que la vitesse globale fût seulement une fois et demie, ou bien une fois et huit-dixièmes la vitesse aller, le problème admettrait une solution finie qui s'exprimerait par un nombre, certes très grand, mais calculable. Au contraire, avec le nombre deux, la vitesse devient incalculable. Inversement, avec tout nombre supérieur à deux, le problème ne se pose même plus : le temps global accordé serait inférieur au temps aller, il faudrait être revenu de B avant d'y être parvenu.

(1) La vérification est immédiate. En appelant a la distance entre les deux villes et x la vitesse de retour que l'on cherche, on a en effet l'équation : $\frac{a}{10} + \frac{a}{x} = \frac{2a}{20}$. On en tire : $\frac{a}{x} = 0$, ce qui n'est possible que pour x infini.

L'exemple de la mitose.

On saisira immédiatement l'importance symbolique de la relation ainsi dégagée si on la transpose spatialement. C'est

qu'en effet elle intervient dans le phénomène le plus élémentaire que nous propose la vie : la duplication des cellules, et nous pourrions illustrer ici la signification ontologique de la suite cumulative des doubles. On sait qu'à partir de l'oeuf originel, toute existence procède par une duplication appelée mitose, c'est-à-dire une multiplication par deux. La première cellule se transforme en couple de cellules, ce couple se transforme lui-même en groupe de quatre, puis de huit, etc... jusqu'à l'arrêt qui détermine le commencement de la sénescence globale. On sait déjà que le système nerveux de l'homme résulte ainsi de 33 bipartitions ou duplications successives, au terme desquelles la multiplication s'arrête. Ce sont les cellules les moins différenciées (pour nous) qui se reproduisent le plus longtemps. Par exemple, les cellules des ongles et des cheveux prolifèrent quelque temps encore après la mort, tandis que les cellules nerveuses ou neurones s'arrêtent de proliférer dès que l'âge de raison est atteint. On peut dire que les premières se développent en mode d'ampleur comparativement aux secondes qui se chargent au contraire en intensité. On peut couper les cheveux et les ongles : ils repoussent comme le corps de l'hydre ou le membre du batracien, ils sont le souvenir de l'hydre et du batracien en nous. Dans l'éternel présent, cette intensification du remplissage et même du bourrage de l'étendue équivaut à ce qu'est, dans le temps, la multiplication des vitesses. Au même titre que le passage du fait à son essence, qui est le prototype de l'intensification existentielle, nous le savons, suppose la réduction et l'intégration préalable d'une infinité, nous sommes donc fondés à dire que le passage de l'unité au couple, dans tout ordre de manifestation par voie de multiplication, exige le recours à une puissance infinie. Cette constatation illustre le caractère qualitatif du nombre 2. Si on se bornait à faire du nombre deux le double de l'unité, c'est-à-dire à le voir en mode répétitif, on l'aliènerait. La dyade "pure" n'existe pas dans le monde. La seule vision correcte du nombre 2 est celle qui le constitue comme limite unique d'une construction infinie et on sait d'ailleurs que ce nombre est la somme des termes d'une série convergente basée justement sur une bipartition indéfinie : en effet le nombre 2 est la limite pour n infini de la somme :

$$1 + \frac{1}{2} + \frac{1}{4} + \frac{1}{8} + \dots + \frac{1}{2^n} + \text{etc...}$$

Caractère transfini
du nombre 2.

C'est cet ensemble de considérations qui se trouve résoudre le fameux paradoxe des Eléates. On sait que Zénon d'Elée contestait qu'Achille pût jamais rattraper

une tortue à la course ou que la flèche pût jamais atteindre l'oiseau. Si une certaine distance sépare, à un instant donné, la flèche de l'oiseau ou Achille de la tortue, on peut en effet concevoir qu'à un autre instant cette distance aura diminué de moitié, puis, encore plus tard, encore de moitié, et ainsi de suite, sans que jamais cette moitié de moitié, etc... soit réduite à zéro. La seule conséquence logique est alors que le mouvement n'existe pas. Mais les Eléates commettent ici l'erreur habituelle : ils aliènent la notion de limite. En ne voyant la suite du mouvement qu'en mode d'ampleur, ils négligent sa transformation en mode d'intensité. L'instant de la rencontre entre Achille et la tortue n'appartient pas au même mode du monde pour-nous que les

instants successifs de la poursuite. Chaque instant est résolution d'une dualité et l'instant de la rencontre est résolution de résolutions, seuil d'une nouvelle com-possibilité irréductible au mode de construction répétitif de son propre passé, il est constitué, non construit. La conclusion de Zénon d'Elée revient à dire que le nombre 2 ne peut pas exister et cela pour la raison que la série convergente dans laquelle il se décompose possède une infinité de termes dont aucune vie ne peut épuiser le cours. Zénon d'Elée procède comme les formalistes modernes en mathématiques, lorsqu'ils s'opposent aux intuitionnistes dans la grande querelle qui les divise depuis cinquante ans : il nie la possibilité de l'infini actuel. Mais l'existence évidente du premier nombre de la numération qui est le nombre 2, lui répond aussi bien que Diogène se mettant à marcher, pour prouver le mouvement, devant l'assemblée des philosophes. Par rapport à l'unité, le nombre 2 est un infini actuel, au même titre que le mouvement l'est par rapport à l'immobilité et que la nouvelle immobilité l'est ensuite par rapport au mouvement. D'une manière plus générale, tout nombre entier est un seuil de com-possibilité irréductible au précédent : il est, par rapport au précédent, ce qu'on peut appeler un transfini. Toutes les discussions qui ont, depuis Cantor, opposé les mathématiciens traditionalistes aux inventeurs de la mathématique du transfini procèdent de la même aliénation que celle des Eléates. Les mathématiciens traditionalistes ne voient dans le transfini qu'un jeu verbal, ils ne savent pas attacher aux différents degrés de puissance du transfini la signification d'un changement de mode de vision du monde pour-nous, ils les décomposent en ampleur au lieu de les constituer chaque fois en mode d'intensité.

A quoi rapporter alors cette puissance infinie qui transforme dans chaque acte la construction en constitution et nous fait sauter de l'unité dans la dualité, qui est nouvelle unité ? Il faut admettre la présence en nous de cette puissance infinie. Il faut admettre que nous sommes nous-mêmes le siège de l'en-soi et de sa procession, perpétuellement quantifiable-qualifiante. Nous rapporterons cette puissance au cerveau et au système nerveux de chaque existant, et cela non seulement parce que le siège de la conscience cognitive-de-soi est fixé par les physiologistes dans le cerveau, mais également et surtout parce que le fonctionnement du centre nerveux dans sa position médiatrice entre l'excitation sensitive et la réponse motrice est, comme nous allons le voir, exactement quantifiable dans le même rapport du nombre 1 au nombre 2. Chaque existant contient, par son cerveau, une puissance d'addition ou de multiplication indéfinie en mode d'ampleur selon la série des doubles, et c'est cette puissance gnosique perpétuellement croissante qui organise la filiation fonctionnelle de la connaissance à ses différents seuils physique, psychique et mental. Ce rôle du cerveau et du système nerveux est fondamental. Dans le Christ en devenir ou dans l'homme, le cerveau est, si l'on peut dire, l'émanation de la déité, le mot "émanation" continuant à être pris dans son acception théologique. C'est pour cette raison qu'une théorie du cerveau aussi moderne que celle de la chronaxie, dont nous allons parler, trouve à bon droit sa place dans les Fondements théologiques.

§ 15 - La "chronaxie" comme quantum de temps.
Les seuils de com-possibilité chronaxiques.

L'excitabilité nerveuse obéit à des lois dites d'isochronisme qui mettent en jeu le rapport de l'unité et du nombre deux. Nous retrouverons ici le sens ontologique profond de l'oscillation de relaxation.

C'est le savant français Lapicque qui a défini la mesure de l'excitabilité nerveuse (1). Deux facteurs règlent l'efficacité du courant électrique employé pour exciter un nerf : son intensité et sa durée. L'expérience montre qu'au-dessous d'un certain seuil d'intensité, quelle que soit la durée de l'excitation, le nerf est inexcitable. On nomme "rhéobase" cette intensité limite. Ne seront efficaces que les courants dont l'intensité est supérieure à la rhéobase. Mais pour chacun de ces courants, il faudra une certaine durée d'excitation d'autant plus faible que le courant sera plus intense. Les deux variables que sont l'intensité et la durée sont alors fonction l'une de l'autre : il y a autant de seuils d'intensité que de durées. Tous ces seuils ont une valeur supérieure à la rhéobase et leur valeur dépasse d'autant plus la rhéobase que la durée d'excitation doit être plus courte. Théoriquement, il faudrait une intensité infinie pour que la durée de l'excitation soit nulle, mais il est évident que cette limite ne peut être atteinte : le nerf serait grillé avant. Il existe des nerfs rapides pour lesquels la rhéobase sera atteinte en quelques millièmes de seconde et au contraire des nerfs lents pour lesquels il faudra quelques centièmes de seconde. En pratique, la détermination du temps-limite correspondant à la rhéobase est assez difficile, car à cet endroit la courbe donnant l'intensité en fonction du temps devient parallèle à l'axe des temps. Aussi, pour caractériser un nerf, préférera-t-on prendre la durée d'excitation correspondant au double de la rhéobase. Cette durée est nettement caractérisée et facilement repérable : on l'appelle "chronaxie". On aura ainsi un chiffre caractéristique de la "rapidité" du neurone, une constante du temps cellulaire identique en tous les points du neurone quel que soit le point choisi (centre cellulaire ou fibres nerveuses). Un nerf rapide à influx bref aura une chronaxie courte de quelques dix-millièmes de seconde, un nerf lent, comme les nerfs qui commandent les organes, une chronaxie longue de quelques millièmes de seconde. La durée totale de l'onde d'influx est d'environ six chronaxies, dont deux chronaxies pour la phase ascendante. Cette onde présente ainsi la forme dissymétrique caractéristique des oscillations de relaxation.

Amovibilité de l'isochronisme.

La loi fondamentale du fonctionnement du système nerveux sera alors une loi d'isochronisme, c'est-à-dire d'égalité des chronaxies. Ramon y Cajal a montré

que les nerfs n'étaient pas des systèmes continus mais des suites de neurones distincts s'alignant bout à bout et simplement contigus. Les points de contact ont reçu le nom de "synapses". Les relations entre chronaxies deviennent alors l'objet principal des relations expérimentales. Les Lapicque montrèrent que l'excitation d'un nerf ne peut se transmettre à son muscle que s'il ont l'un et l'autre la même chronaxie. A l'état normal, le muscle a la même chronaxie que son nerf moteur. Le curare augmente la chronaxie du muscle sans modifier celle du nerf : le sujet est lucide, mais il est comme ligoté : il ne peut bouger. La strychnine produit l'effet inverse, elle diminue la chronaxie du nerf sans faire varier celle du muscle : le sujet peut bouger, il est même livré à des convulsions généralisées, mais il n'est plus conscient de ses mouvements. Expérimentalement, on peut donc provoquer des disjonctions chronaxiques. Or, on arrive ainsi à un premier fait : une légère disjonction des chronaxies laisse

(1) Pour tout ce paragraphe, voir P. Vendryès : Vie et Probabilité (A. Michel), pp. 323-330, et P. Chauchard : Le système nerveux (Presses Universitaires de France, Paris), pp. 35-73.

encore passer une partie de l'excitation, mais aucune excitation ne se transmet plus dès que les chronaxies se trouvent dans le rapport de 1 à 2. La vérification de cette loi a été constante avec les quatre types possibles de poisons : ceux qui abaissent la chronaxie musculaire et ceux qui l'augmentent sans que le nerf y soit sensible; ceux qui abaissent la chronaxie nerveuse et ceux qui l'augmentent sans que le muscle y soit sensible. Dans les quatre cas, la transmission s'arrête dès que la chronaxie d'un des éléments a doublé ou diminué de moitié.

Mais des faits encore plus significatifs se greffent sous celui-là. Autour de chaque articulation s'opposent des muscles antagonistes, qui sont dits "fléchisseurs" ou "extenseurs". En mesurant la chronaxie de leurs nerfs, Bourguignon a constaté que les chronaxies des antagonistes diffèrent également dans le rapport de 1 à 2. Par exemple, on trouvera en millièmes de seconde, pour l'extension des orteils, une chronaxie de 0,25, et pour leur flexion une chronaxie de 0,50. Ce fait est général. Il est à la base de l'aiguillage des influx nerveux, qui opèrent par sélection isochronique entre les milliers de fibres qui s'offrent pour les canaliser. Dans chaque région, la chronaxie divise les muscles en deux groupes fonctionnellement antagonistes indépendamment de leurs distributions anatomiques ou de leurs origines radiculaires. Mais une fibre sensitive et la fibre motrice correspondante ont obligatoirement la même chronaxie et, dans le cas d'un mouvement volontaire, c'est-à-dire commandé par le cerveau, il y a de même isochronisme entre le neurone moteur cérébral et le neurone moteur périphérique. On retrouve donc au niveau de l'écorce cérébrale deux chronaxies, l'une double de l'autre pour la flexion et l'extension.

Le troisième et dernier fait que nous voulons signaler intègre les précédents en faisant intervenir le centre nerveux. Si l'on détruit les centres nerveux d'une grenouille, ou bien si l'on sectionne son nerf sciatique en haut de la cuisse, on constate que les nerfs extenseurs et fléchisseurs possèdent la même chronaxie. Par le seul fait que nous les avons séparés des centres, la différenciation chronaxique des deux nerfs a disparu. C'est le centre qui, en tant que réservoir infini de formes d'organisation, transforme l'unification confusionnelle en différenciation dualiste. Si on mesure les chronaxies sur un animal à centres détruits, celles-ci tiennent à la constitution même de la fibre nerveuse : ce sont les "chronaxies de constitution" proprement dites : les nerfs des muscles antagonistes ont les mêmes chronaxies de constitution. Mais sur l'animal normal éveillé et en bon état, les centres changent la chronaxie des nerfs, certains ont alors une chronaxie supérieure, d'autres inférieure : ces nouvelles chronaxies sont celles qui permettent des actes et des gestes coordonnés, on les appelle "chronaxies de subordination". Chez les mammifères, c'est le cervelet qui commande ces phénomènes, mais ce centre n'est que le centre principal et, en son absence, la régulation des chronaxies peut être commandée soit par le noyau rouge, soit même par la moelle, ce qui permet de comprendre certain caractère coordonné des réflexes de l'animal décapité. Les anesthésiques provoquent la suppression fonctionnelle du centre de la subordination et l'apparition, quand le sommeil est réalisé, des chronaxies de constitution. Mais il ne faudrait pas concevoir la subordination comme une modification simplement statique. Le centre qui possède ce pouvoir de subordination peut graduer à l'infini son action et imposer à un neurone une gamme énorme de chronaxies différentes : il n'existe pas une chronaxie de subordination mais des chronaxies de subordination, qui, simplement, dans le schéma global où elles

sont prises, respectent entre elles les seuils de différenciation créés par le rapport de 1 à 2 spécifiant chaque aiguillage. Les seuils sont plus ou moins hauts, mais le rapport de seuil est constant. De même la nature des cellules est infiniment variée, mais le mode de division et de copulation de la mitose est constant et universel. Cette fluidité, cette variabilité des chronaxies de subordination tire son origine des multiples influences centripètes qui parviennent aux centres nerveux : la régulation de la subordination est réflexe. Selon la posture initiale d'un membre, le réflexe s'inverse, extension pour la patte fléchie, flexion pour la patte étendue. Nous avons indiqué que l'extenseur des orteils avait une chronaxie de 0,25 et le fléchisseur de 0,50, mais il faut spécifier ici que ces mesures étaient prises sur un animal dont la patte était étendue dans la position normale du chien debout sur ses pattes. Au contraire, dans le chien accroupi, pattes fléchies, nous constatons une inversion totale des chiffres : extenseur 0,50, fléchisseur 0,25. Cette inversion est due à l'influence des centres, elle ne se produit plus après section du nerf ou ablation du cervelet. L'inversion apparaît ici comme caractéristique de la permutation de deux situations du cerveau-dans-le-monde et le rétablissement de la situation initiale exige donc bien une inversion d'inversion. Cette succession ontogénétique trouve d'ailleurs son parallèle exact dans les situations phylogénétiques, ce qui ne fait que confirmer l'homologie que nous avons maintes fois signalée : en effet, le fait qu'en grattant la plante du pied des jeunes enfants on obtient une extension du gros orteil, alors que les adultes répondent par une flexion, est un exemple d'inversion des situations qui est d'ordre phylogénétique. Ce changement de sens du réflexe cutané plantaire se produit d'ailleurs également chez certains malades, ce qui tend à montrer que la maladie est une régression vers l'enfance, une enfance intensifiée dans sa situation structurelle propre. On assiste ici encore à une inversion de la chronaxie des antagonistes, mais dans un autre champ.

Rôle de la répétition.

Cet ensemble de constatations nous permet de tirer la conclusion que le centre cérébral, dans son adaptation aux situations multiples qui lui sont faites dans-le-monde, et en émettant quelque chose qui transforme les chronaxies de constitution en chronaxies de subordination, ne fait pas autre chose que constituer ce monde qui, sans lui, resterait à l'état confusionnel pour-nous, c'est-à-dire à l'état d'être en-soi. Le cerveau crée des connexions dans le monde protoplasmique, à la fois homogène et opaque, où sans lui nous baignerions. Il est à la fois extra-mondain et constituant du monde, ce qui correspond à la définition husserlienne du "Je". Sans lui le monde serait ampleur pure et indistincte. Il faut donc qu'il soit de son côté intensité pure. Le cerveau est le centre de l'intensification. Une expérience décisive vient d'ailleurs illustrer et même prouver ce fait. Nous avons dit que, dans une grenouille dont la moelle a été sectionnée et isolée des centres mésencéphaliques et chez laquelle, par conséquent, les centres médullaires ne subissent plus la subordination du mésencéphale, les nerfs des antagonistes laissent apparaître la même chronaxie. Cependant, dans la même grenouille, l'excitation du nerf sensitif ne détermine une excitation du nerf moteur que si cette excitation est répétée. C'est là un fait considérable : l'excitation doit être itérative. Au contraire, chez la grenouille mésencéphalique, une seule excitation du nerf sensitif suffit. Or, entre les deux neurones périphériques, sensitif et moteur, il faut intercaler au moins un neurone

médullaire. C'est ce neurone intercalaire qui subit ou non la subordination mésencéphalique et qui, lorsque la moelle est isolée, est responsable du caractère itératif de la physiologie réflexe. Or, en physiologie nerveuse, on a pu établir une relation entre sommation itérative et inégalité des chronaxies. Un neurone peut transmettre l'influx nerveux à un autre dont la chronaxie est supérieure à la sienne, mais à condition d'être excité itérativement. L'hétérochronisme est ici supprimé par une action artificielle de répétition, donc en mode d'ampleur, alors que le cerveau, lui, le supprime par une action naturelle unique, et par conséquent en mode d'intensité. Par analogie avec ce qui se passe dans le modèle cinématique que nous avons proposé au paragraphe précédent, cette constitution de sommation instantanée supprimant toute construction sommatrice dans le temps, exige, du fait du cerveau, l'intervention d'une "action" in-finie, c'est-à-dire irréductible à toute mesure finie, et comme il s'agit ici aussi de durées, nous parlerons alors du cerveau comme d'un émetteur capable d'agir à une vitesse infinie. Le cerveau est un centre capable d'émettre une lumière qui, contrairement à celle qui se manifeste dans la sphère de nos sens ou celle du monde pour-nous, possède une vitesse infinie. Cette conclusion ne recèle nulle contradiction logique ou expérimentale. Si on fait en effet de l'être en-soi ou cause-de-soi le réceptacle de l'éternel présent et de l'infinité des possibles, il faut qu'il "parcours" cette infinité dans un instant de durée nulle, donc à une vitesse infinie, qu'on peut appeler celle de la lumière incréée en ce sens qu'elle est celle de la lumière divine elle-même, ou de la pensée de Dieu, celle qui confond Dieu en-soi et Dieu conscience-de-soi, ou encore qui joint instantanément les deux faces, noétique et noématique, du "Je". Nous savons pourtant que la vitesse de la lumière sensible, telle que nous pouvons la mesurer, est finie. Elle marque même, dans notre monde actuel du monde, le maximum possible des vitesses mesurables, elle est indépassable pour-nous. Mais dans tout mode actuel du monde, à quelque niveau de l'évolution que ce soit, la lumière créée sera, en mode d'ampleur, le signal de l'indépassable. Tout ce qui est mesurable doit être fini. C'est la notion de mesure qui crée le fini. Si la vitesse de la lumière était incommensurable, c'est-à-dire ne pouvait être saisie dans un système de com-mesure, c'est qu'elle serait infinie et nous ne la verrions pas, nous serions nous-mêmes cette lumière. Nous n'aurions aucune possibilité de la voir en mode de vision externe et d'ailleurs nous n'éprouverions aucun besoin de la "voir" en quelque mode que ce soit : elle serait en nous, elle serait nous, notre conscience même. Par sa propriété d'être directement intégratrice d'une infinité récurrente, notre conscience est en nous le témoin de l'existence de l'infini dans le monde. Etant elle-même saut qualitatif hors de l'ampleur, elle signifie toute possibilité de qualification. Il ne faut donc pas se contenter de considérer la lumière créée comme le symbole d'un indépassable absolu, il faut relativiser cet indépassable par la conscience même que nous en prenons. La lumière créée éclaire le monde pour-nous en mode d'ampleur, mais nous devons à notre tour éclairer cette lumière en mode d'intensité. Nous devons perpétuellement voir de l'indépassable dans la lumière et nous voir dépassant cet indépassable dans une autre lumière. C'est dans cette corrélation que la physique se déverse dans la métaphysique.

§ 16 - Sexualité, plexualité, cérébralité.

Sexualité, plexualité et cérébralité sont corréliées dans un sénaireséptenaire perpétuellement ouvert, la dualité sexuelle (vue en mode d'ampleur) s'intensifiant sans fin dans l'unité plexuelle (vue en mode d'intensité) par l'intermédiaire de l'infinité cérébrale.

C'est sur la distinction entre masculin et mâle, féminin et femelle, que repose tout commencement de compréhension transcendantale de l'anthropologie. Or, cette distinction est généralement ignorée ou méconnue. C'est qu'en effet la charge polarisante-polarisée ou masculine-féminine, toujours équilibrée, d'un existant donné, n'a rien à voir avec l'organe sexuel mâle ou femelle que porte cet existant. Le sexe est de caractère local. Il est ce qu'il est, mâle ou femelle. Au contraire, la charge masculine-féminine est de caractère global, elle est ce qu'elle n'est pas et elle n'est pas ce qu'elle est, car elle est en perpétuelle procession ou intensification dialectique, par transmutation sénaire du masculin en féminin et réciproquement. Nous appellerons sexualité l'ensemble des modalités ressortissant aux fonctions du sexe. Mais nous appellerons plexualité l'ensemble des modalités ressortissant à la procession en tout existant du couple quadraturé masculin-féminin. A la place du mot plexualité, nous pourrions d'ailleurs employer le mot de personnalité qui ressortit lui aussi à la globalité de l'existant. Mais le mot plexualité a l'avantage d'opposer le plexus au sexe, le plexus se tenant dans le corps à un emplacement central, le sexe à un emplacement marginal, ce qui permet d'évoquer au mieux la dialectique du global et du local.

Le sexe résulte d'une amputation par moitié.

Le sexe de l'embryon, mâle ou femelle, est déterminé dès la conception par le jeu de certaines particules appelées chromosomes et faisant partie des cellu-

les reproductives. Nous avons déjà rappelé que les cellules reproductives mâle et femelle (le spermatozoïde et l'ovule) ne sont pas comme toutes les autres cellules du corps des cellules complètes mais des demi-cellules. Au lieu de naître comme les autres par une duplication suivie de scissiparité qui les laisserait semblables à leurs cellules-mères, elles naissent par une division simple appelée diploïdie. Aussi, alors que la cellule complète comprend 48 chromosomes, le spermatozoïde et l'ovule n'en comportent chacun que 24 et l'oeuf qui les réunit, qui en compte à nouveau 48, résulte de leur addition pure et simple et non d'une mitose. Mais, sur les 48 chromosomes des cellules-mères initiales, deux jouent un rôle particulier, on les appelle chromosomes sexuels. La cellule masculine compte deux chromosomes différents désignés conventionnellement par les lettres Y et X. La cellule féminine de son côté compte deux chromosomes sexuels "semblables", tous deux X. Le spermatozoïde qui est la cellule mâle moitié de la cellule masculine compte 24 chromosomes dont un Y ou un X. L'ovule n'a pas le choix, il ne compte qu'un X. Si la fécondation résulte de l'action d'un spermatozoïde à Y, l'oeuf est en YX, il est mâle. Inversement, si la fécondation résulte de l'action d'un spermatozoïde à X, l'oeuf est en XX, il est femelle. On voit donc bien, comme nous l'avons dit, que l'embryon vient de la moitié du Père et de la moitié de la Mère. Ce qu'il faut ajouter, c'est que la similitude des chromosomes X de la cellule mâle et de la cellule femelle telle que prétendent la reconnaître les généticiens est a priori tout à fait contestable. De même que les composantes du couple sont φ_1 , φ_2 , $-\varphi_1$ et $-\varphi_2$, il faut très vraisemblablement considérer que le chromosome Y est le porteur de φ_1 mais que les trois chromosomes X prétendument identiques sont au contraire respectivement les porteurs de φ_2 dans le spermatozoïde et $-\varphi_1$ et $-\varphi_2$ dans l'ovule. Leur similitude ne résulte que d'une observation macroscopique. Il en est d'ailleurs de même dans l'observation sensible ou naïve : on y discerne toujours des dualités simples (par exemple celle de l'électron négatif et de l'électron positif) et il faut le

calcul pour mettre en évidence les composantes de la quadrature (les quatre composants anti-symétriques du spin de ces mêmes électrons). La sexualité est d'essence binaire, la plexualité d'essence quaternaire et sénaire. L'une est organique, l'autre fonctionnelle. C'est que le sexe est dans le Fils ou la Fille le signe d'une amputation, et, d'une façon générale, tout organe des sens l'est de même. Tout organe des sens du Fils appelle le complément, dans toute "perception" fonctionnelle, des organes des sens du monde. Le regard appelle le regard, le sexe appelle le sexe. Au contraire, la plexualité supprime cette amputation, elle est le fonctionnement de la globalité Fils + Fille ou homme + monde. On sait d'ailleurs que chaque organe sexuel, mâle ou femelle, contient à l'état régressif la "trace" du sexe opposé. Ainsi le clitoris est, dans l'organe femelle, la trace de l'organe mâle. Ce fait illustre une fois de plus le principe que la dualité pure n'existe pas dans le monde. A la limite, le clitoris se réduira à un point. Mais sa sensibilité est intensifiée par cette régression même. Le clitoris sera le siège d'une sensibilité d'autant plus vive qu'il s'effacera en apparence davantage. En d'autres termes, disparaissant en tant qu'organe mâle, il est le siège d'un maximum de masculinité. On note réciproquement, chez l'homme, la "survivance" des éléments femelles. Mais ici il faut faire attention à la correspondance et à l'inversion des signes. De même que la jouissance, chez l'homme, durant la préparation de l'orgasme, est locale, et que celle de la femme, au contraire, tend à devenir globale, de même, bien qu'inversement, les signes femelles en l'homme n'ont pas, comme le signe mâle chez la femme, un caractère local mais global. C'est toute la surface de l'homme qui est ici en cause, et pas seulement, comme dans la femme, un point. Cette surface est sa peau. Une peau "femelle" est, à la limite, en l'homme, le signe de la persistance de la dualité des sexes, et elle est le siège d'un maximum de féminité. La plus grossière erreur serait de croire que ce maximum de féminité est payé en l'homme par la perte de la masculinité ou de la virilité, et réciproquement pour la femme. La masculinité et la féminité sont de l'ordre de l'intensité et ne peuvent que croître ENSEMBLE en qualité dans le même être.

Rôle médiateur
de la cérébralité.

Ces considérations sur la corrélation de la plexualité et de la sexualité permettent de comprendre comment Freud, en donnant à l'impulsion sexuelle locale appelée par lui libido un rôle intégrateur universel, est resté dans une vision linéaire et s'est contenté en quelque sorte d'une vision en ampleur. Au contraire, ses continuateurs Adler et Jung, en refusant d'universaliser la libido, ont pressenti la sphéricité de l'homme mais ils l'ont seulement pressentie, car si la libido n'est pas l'intégration de cette sphéricité, elle y figure néanmoins comme intégrée-intégrante et en un sens s'y universalise en s'y intensifiant. Dans cette corrélation, le plexus est donc l'avenir transcendantal du sexe. Il est le centre fonctionnel où la moitié se transforme en unité, comme dans le Banquet de Platon, cette ré-unification étant le fait de l'Amour. Mais il revient au même de parler du passage de la moitié à l'unité, ou de l'unité au nombre deux, par l'intermédiaire d'un infini, et une fois de plus cet infini ne peut avoir son siège que dans le cerveau. Le cerveau se tient à l'autre extrémité du corps par rapport au plexus central, en haut cette fois, à l'opposé du sexe, et il complète spatialement le jeu dialectique du marginal et du central figuré en partie, mais en partie seulement, par le plexus et le sexe. Il faut réfléchir sur cette triade en l'homme de la sexualité, de la cérébralité

et de la plexualité, Elle est la clef de l'anthropologie. Lorsque nous disons que l'embryon dans son ensemble est une globalité masculine-féminine quel que soit son sexe, c'est que l'embryon est déjà une totalité qui ne saurait être réduite au couple YX ou XX (ou mieux $\Psi_1 + \Psi_2$ ou $-\Psi_1 - \Psi_2$) des deux chromosomes qui sont à ce moment son sexe. Déjà l'oeuf avec ses 48 chromosomes est une totalité, un corps, par rapport à ce sexe composé de deux chromosomes seulement. Et il est si bien une totalité douée d'autonomie par rapport à ce sexe que son mode de croissance se fait par mitose et doublement, et non par diploïdie, et qu'il entre ainsi immédiatement dans la série des doubles, comme tout couple complet. En termes ontologiques, à un embryon se considérant comme existant spécifié, sa plexualité apparaît comme le support de son être pour-soi, c'est-à-dire le champ de sa conscience autonome, qui provoque et enregistre le déversement de l'ancien être en-soi en être cause-de-soi tout en étant fondée par ce déversement. Il dépend donc de cette conscience de contrôler la plexualité et d'agir sur elle. Au contraire, le sexe doit être accepté tel qu'il est et il n'est même nullement soumis, dans ses impulsions élémentaires, aux ordres ou au contrôle de la conscience autonome, il agit, semble-t-il, à sa guise, et il contraint la conscience, en sorte que la sexualité, au contraire de la plexualité, et comme l'a bien vu Heidegger, apparaît à l'existant comme le support d'un être en-soi inexplorable, le résultat d'un donné arbitraire imposé du dehors à l'existant lui-même, et par conséquent contingence pure. Et l'on peut même dire que l'intégration du sexe, sa plexualisation transcendantale, constituent le sens supérieur de la vie. Soustraire le Moi au commandement du sexe, soumettre au contraire le sexe au "Je" transcendantal, faire passer la sexualité de l'état de réflexe à celui de pouvoir, tel est le yoga suprême. Aussi bien, si Heidegger a bien vu, n'a-t-il pas tout vu. Une analyse qui s'arrêterait à considérer la "contingence" du sexe laisserait de côté l'essentiel, elle resterait prisonnière d'une opposition linéaire. Et certes, nous avons parlé des impulsions élémentaires du sexe mais de ces impulsions élémentaires seulement. Dans cette direction, nous aurions même pu remonter jusqu'à l'assignation qui nous a été faite de ce sexe lors de notre conception. Le sexe est en nous comme le témoin de l'indétermination de la déité choisisseuse, il est l'indéterminé par excellence, et rien en effet ne conditionne pour-nous le fait que nous naissions mâle plutôt que femelle, ou réciproquement. Mais nous pourrions en dire autant de tous nos sens bien que leur amputation soit moins visible et que leur assignation nous paraisse moins arbitraire. Leurs impulsions élémentaires ne nous en échappent pas moins surtout dans la période prébaptismale ou même précommuniale. Et comment ne pas voir que dans le complexe de notre sphère des sens et du monde, nos sens sont tantôt actifs-passifs et tantôt passifs-actifs, comme le monde l'est inversement lui-même par rapport à nous, ce qui marque bien le caractère incomplet de nos sens à chaque instant, car s'ils sont d'abord actifs, il leur manque simultanément d'être passifs, et s'ils sont d'abord passifs, il leur manque simultanément d'être actifs. Cependant, c'est l'action ou la passion des sens comme celles du sexe qui chargent la plexualité, et il faut une ré-action critique, réflexive ou non, sur cette action ou cette passion pour faire fonctionner la conscience. Aussi bien, ceci admis, devient-il clair, puisque toute ré-action ré-agit corrélativement sur l'action elle-même et exige d'intégrer tout réflexe inconscient en pouvoir conscient, que la sphère des sens (nous devrions dire : la demi-sphère), prise avec le plexus dans la dialectique du local et du global et non plus dans une opposition linéaire, va s'intensifier elle aussi et s'historialiser jusqu'à tendre à la suppression

de son indétermination originelle en comprenant le choix lui-même originel qui exprima cette indétermination et se retrouver à la fois mâle et femelle, comme l'Adam générique. L'être cause-de-soi que le plexus enferme se veut en effet pleinement possesseur et déterminateur de son corps, y compris la sphère des sens et du sexe, et cela non seulement ici et maintenant, mais partout et toujours, et notamment à partir du plus lointain passé. On peut même dire que toute l'involution-évolution de l'existant a pour objet de ré-incorporer tout "local" soi-disant autonome et temporalisé dans la globalité a-temporelle du "Je" en intensifiant ou historialisant suffisamment ce "local" pour qu'aucune parcelle d'opacité n'y subsiste. Et le sexe apparaîtrait comme un local ultime si, plus local encore que lui, le germe qu'il contient à son tour après avoir été contenu par lui, n'était encore plus ultime et n'amorçait dans le transfini une régression que le sexe considéré seul amorce dans l'infini. Le sexe et le germe qui y est inclus apparaissent certes comme les plus difficilement incorporables des composants ou des cellules du corps, puisque, résumant toute l'espèce passée, présente et future, ils sont les plus intégrés et les plus intégrants de ces composants. Les yogas les plus hauts, qui sont les yogas tantriques, le savent bien, puisque, s'ils ont pour but de rendre la conscience pleinement dominatrice du sexe, c'est-à-dire d'intégrer le pour-soi du sexe lui-même, car, en tant qu'organe complet dans son ordre, il en a un, ces mêmes yogas parlent de la "sublimisation du germe", et pas seulement du sexe, comme de l'oeuvre-clef couronnant toutes les oeuvres et leur donnant seule leur sens plein. Il reste cependant évident qu'entre ces actions ou ces passions à intégrer par les sens et cette activité ou cette passivité transcendentales et intégrantes du plexus destinées à transformer toute passion en action et réciproquement, le cerveau joue le rôle de médiateur mentalisant : il exerce une double fonction bien connue de discrimination et d'universalisation, de réduction et d'intégration, qui est celle de l'intellect. Ici apparaît, en face de la polarisation des sexes la polarisation des cerveaux.

Polarisation du cerveau.

En effet, si la sexualité est amputation, la cérébralité l'est aussi.

L'infinité incluse dans le cerveau

ne doit en effet pas faire illusion. Cette infinité n'est pas totalité : il faut déjà remarquer qu'une sorte d'infinité est incluse dans le sexe : tandis que l'ovule femelle est unique, les spermatozoïdes mâles sont, pour une seule fécondation, en nombre presque infini, au point qu'on a pu parler du "gaspillage" de la "nature". Mais ce "gaspillage" lui aussi a un sens, et, symboliquement il n'est que le témoignage de l'infinité virtuellement présente dans le sexe au même titre qu'elle est potentiellement présente dans le cerveau.

Que le cerveau de l'homme et de la femme soient différemment polarisés, cela résulte d'abord de l'expérience immédiate.

L'inertie apparente du sexe, qui dure jusqu'à l'âge de la puberté, est contemporaine de l'inertie apparente du cerveau jusqu'à l'âge de raison, qui est le même que celui de la puberté. On constate donc entre le sexe et le cerveau un certain parallélisme, et la polarité de l'un est homologue de la polarité de l'autre. Il y a de même corrélation entre les réactions du père et de la mère vis-à-vis du sexe et du cerveau de l'enfant, réactions qui sont curieusement inversées. Le sexe de l'enfant n'intéresse pas du tout le père pour les mêmes

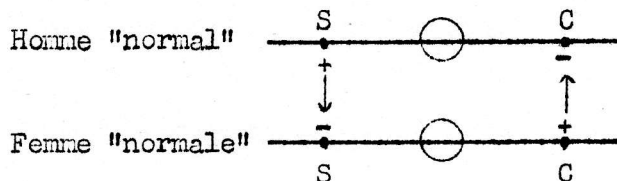
raisons que la mère. En général, tous deux pourtant préfèrent comme premier-né un garçon. Mais, chez la mère, c'est pour se sentir soutenue dans sa faiblesse : la mère cherche dans son fils un complément. Le père y cherche au contraire un semblable à soi, sa propre image en cours d'intensification potentielle ou virtuelle. Dès lors, le père se désintéressera volontiers d'un fils jugé trop peu intelligent, au contraire de la mère qui, dans ce cas, se sentira encore plus maternelle et comme confirmée dans son rôle de mère. C'est donc moins le sexe de l'enfant que son cerveau qui intéresse le père, moins son cerveau que son sexe qui intéresse la mère, étant bien entendu qu'il s'agit toujours ici, quant aux polarités, d'un père "idéal" et d'une mère "idéale" tels qu'ils sont définis dans le couple archétypique du mode de l'émanation. (En termes usuels, on dira qu'il s'agit d'un père et d'une mère "normaux").

Correspondances bi-polaires
entre le sexe et le cerveau.

Pour préciser les considérations précédentes, on peut introduire le symbolisme mathématique dont nous avons déjà fait état lorsque nous avons

quadraturé le couple PERE-MERE. Pour un couple "normal", c'est-à-dire correspondant à l'archétype déjà étudié, nous savons déjà que le père est représenté par l'ensemble (φ_1) et $(-\varphi_1)$ et la mère par l'ensemble (φ_2) et $(-\varphi_2)$. La conjonction des sexes mâle et femelle sera donc représentée par l'ensemble $(\varphi_1) + (\varphi_2)$.

Tout se passe comme si le sexe mâle était φ_1 et le sexe femelle φ_2 , ces deux composantes étant à l'état d'attraction mutuelle puisque φ_1 est un nombre positif et φ_2 un nombre négatif, et que les contraires s'attirent. Il faut alors admettre que le cerveau du mâle est au contraire représenté par $-\varphi_1$ et le cerveau femelle par $-\varphi_2$, qui sont respectivement deux nombres, le premier négatif, le second positif, et qui par conséquent s'attirent aussi. Le schéma ci-dessous représente cette double conjonction.

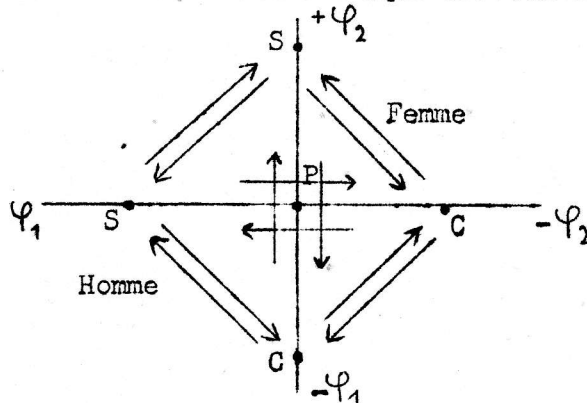


Il est d'observation courante que le cerveau de l'homme et le cerveau de la femme ne sont pas de même nature. Tous les deux, certes, contiennent presque une infinité. Mais en termes de phénoménologie "naturelle" ou "naïve", on dira que la quasi-infinité du cerveau mâle se situe avant l'infinité globale (c'est une infinité encore dissociée, agissant par voie d'analyse discursive, c'est-à-dire en mode d'ampleur : l'homme raisonne ses actes). Le cerveau de la femme au contraire, contient une quasi-infinité qui se situe après l'infinité globale (la femme ne raisonne pas ses actes, elle agit par compréhension intuitive immédiate, par une sorte d'intelligence globale, c'est-à-dire un mode d'intensité). Cet "avant" et cet "après" ressortissent évidemment à un mode de vision en succession, donc provisoire, et la phénoménologie transcendantale doit surmonter cette opposition. Il n'empêche que pour l'homme "naturel" qui se voit dans le monde, la femme, par son mode d'action, appartient à un extra-monde.

Quant à la femme qui ne décompose pas l'acte en raisonnements, elle ne se voit ni du monde ni de l'extra-monde : elle est pour-soi "le" monde, et, dans sa vision unifiée, l'idée de l'extra monde ne l'habite pas.

On comprend dès lors ce que signifie l'orgasme simultané dans la jonction idéale du mâle et du femelle. Cet orgasme résulte de la double attractivité (φ_1) (φ_2) pour le sexe et ($-\varphi_1$) et ($-\varphi_2$) pour le cerveau. En effet, le courant d'attraction va toujours du pôle (+) au pôle (-), et on voit ainsi que, dans le cas de la normalité, la double attraction joue dans deux sens qui, au lieu de se contrarier, se prolongent et par conséquent ajoutent et intensifient l'un par l'autre leurs effets. L'acte sexuel et l'échange cérébral non seulement s'harmonisent mais engagent leur dépassement mutuel vers un accomplissement qui devient forcément paroxystique et constitue l'orgasme. Celui-ci accomplit une oscillation de relaxation type. La mécanique de l'acte sexuel permet d'ailleurs de comprendre la montée même de ce paroxysme. Cette mécanique est essentiellement constituée par une suite d'inversions intensificatrices d'inversions. Tantôt les sexes s'attirent selon $\varphi_1 \rightarrow \varphi_2$, tantôt ils s'écartent selon $\varphi_1 \leftarrow \varphi_2$, pour s'attirer encore plus. Ces changements de sens résultent d'impulsions de moins en moins instinctives, de plus en plus volontaires, c'est-à-dire, de toute façon, de commandements cérébraux. Le contact des sexes fait passer un courant dans les cerveaux, et les cerveaux multiplient par deux l'intensité de ce courant. Mais cette multiplication est disruptive et sépare chaque fois les sexes tout en les chargeant encore plus, et le processus recommence, toujours à un niveau plus haut d'intensité, jusqu'à l'orgasme.

Finalement, l'orgasme apparaît comme la mise en quadrature horizontale des quatre pôles et l'élévation plexuelle de la croix, la création du centre unitaire, masculin-féminin, de l'être global. On peut alors représenter l'orgasme comme un double court-circuit entre chaque cerveau et chaque sexe.



L'amour physique des sexes, dans son action répétitive apparente, n'a pas d'autre but que de charger en intensité à la fois les pôles des sexes et ceux des cerveaux en vue de provoquer ce court-circuit, qui fonde réellement le plexus unitaire commun. Telle est tout au moins la situation normale, c'est-à-dire le résultat et le dépassement de l'hétéro-sexualité.

Il reste, pour en finir avec ces Fondements théologiques à comprendre comment l'homosexualité s'introduit dans le monde, et comment elle modifie ce schéma.

§ 17 - L'hétéro-sexualité et l'homosexualité universelles.

L'hétéro-sexualité sera dite "normale". Mais la normalité n'épuise pas la nécessité. L'homosexualité, qui est "a-normale", est également nécessaire. Elle est, dans le mode de la formation, le reflet inversé du mode de l'émanation, c'est-à-dire une vision répétitive et par conséquent abstraite et inféconde du monde, destinée à compléter, pour l'homme "normal", la vision des antisymétries constituant le monde comme globalité.

Nous abordons ici le problème le plus difficile de la théologie et de l'anthropologie, et ce problème ne peut être véritablement résolu que par la vision transcendantale. Pourquoi l'homosexualité apparaît-elle dans le monde, alors qu'elle est la négation du monde ? Il ne peut y avoir en effet de monde que dans la filiation, c'est-à-dire dans la non-répétition, car le fils n'est jamais semblable au père, le germe ne produit jamais un fruit semblable au fruit dont il procède. Or, l'homosexualité est répétition "pure", elle est le simulacre vide de la fécondation, et un simulacre perpétuellement itératif.

Si le Fils "originel" appartient au monde, la Fille "originelle" appartient à l'extra-monde.

Nous avons déjà parlé de la "contingence" du sexe. Nous avons voulu dire par là que le sexe d'un existant donné apparaît à cet existant comme lui ayant été donné du dehors d'une

façon indéterminée. Aucun existant ne voit "au début" pourquoi il est né mâle plutôt que femelle. Mais une absence de détermination étant toujours une question de "point de vue", de quel "point de vue" faut-il admettre que dans le Fils unique s'intégrant tous les existants le sexe est indéterminé ? La réponse est aisée. Vu par le Fils unique, c'est-à-dire par son être pour-soi, le sexe du Fils apparaît comme purement contingent. Le regard externe que le Fils pose "au départ" sur son sexe ne découvre aucune raison nécessaire dans le don qui lui est fait de l'un des deux sexes plutôt que de l'autre. Mais, vu par le regard transcendantal de la déité, ce sexe est au contraire obligatoirement un sexe mâle "visible" ou "manifesté", complété "occultement" par un sexe femelle. Et l'apparition du sexe dans le monde est ainsi concomitante à la naissance, dans ce même monde, de l'idée "naïve" d'un extra-monde. La raison de cette "obligation" qui s'impose à une déité située pourtant par définition au-dessus de toute obligation, ne peut être qu'une raison apodictique. C'est qu'en effet si le sexe du Fils n'était pas mâle, il n'y aurait pas de manifestation, c'est-à-dire de monde, et par là même il n'y aurait plus aucune possibilité pour nous ni de discuter sur le sexe, ni d'ailleurs sur la déité. C'est le déversement de la simultanéité en succession qui implique un choix préférentiel, et aussi le contenu de ce choix. Qu'est-ce en effet que la manifestation ? Nous avons répondu : une inversion d'inversion. Notons tout de suite que cette réponse ne constitue pas une définition, c'est-à-dire une limitation, mais une explicitation, et qu'elle ne contredit pas la seule définition de fait qui soit possible quand l'homme parle de la déité : la déité est l'infinité des possibles. La manifestation ne peut pas être autre chose qu'inversion d'inversion parce que l'essence de la manifestation est que la déité se crée un alter ego, et qu'il ne peut y avoir alors que face à face et donc inversion, mais un face à

face perpétuellement résoluble dans une globalité une car la déité en est maîtresse, et par conséquent inversion d'inversion. Et tout le jeu divin est alors pris dans ce que nous avons appelé le déterminisme divin absolu, qui se réduit purement et simplement à ceci : respecter les règles du face à face divin et de son annihilation, pas davantage. La déité émane la manifestation en transformant éternellement une vision univoque en vision bi-univoque et en étant capable de retourner éternellement à l'univocité. Autrement dit, le déterminisme divin absolu ne réside pas en autre chose qu'en ceci : le respect de la structure sénaire, et si ce respect était aboli, il n'y aurait rien, et surtout pas de possibilité pour nous de nommer la déité et de discuter d'elle. La déité, vue par nous, est la structure sénaire. Elle ne peut pas s'en échapper sans être rien. Aussi, à l'"origine" du Fils, puisque cette origine est une des ek-stases du temps et une seulement (ce que nous avons appelé un sous-moment abstrait, par rapport à ce moment concret unique qui constitue la totalité de l'histoire en trois ek-stases), il faut qu'il y ait à l'origine seulement une inversion simple et non une inversion d'inversion. Or, cette inversion signifie ceci : dans la Mère un embryon est créé. Le couple de l'ego et de l'alter ego est celui de la Mère et de l'embryon. Il faut alors que l'embryon en tant qu'ek-stase simple soit absolument antisymétrique de la Mère qui est de sexe femelle. Le fait que la Mère soit "purement" femelle et que l'embryon soit "pleinement" masculin-féminin n'appartient pas à une seule région de la réalité. Ce fait ressortit pour la Mère au mode de l'émanation et à celui de la formation pour l'embryon, et en effet cette plexualité de l'embryon ne résulta pas d'un face à face avec la Mère mais avec la déité. Elle est l'intégrale des trois ek-stases du temps, et non cette différentielle que constitue l'ek-stase "originelle". Pour que le temps soit créé, c'est-à-dire pour que la transcendance intra-mondaine soit ouverte, il faut alors que le sexe mâle de l'embryon réponde anti-symétriquement au sexe femelle, bien qu'abstrait, de la Mère, et ce sexe mâle d'ailleurs n'est "concret" (par opposition au sexe "abstrait" de la Mère) que pour la vision naïve qui ignore le complément occulte femelle de ce même sexe mâle. Telle est cependant la situation dite normale, car elle est la norme de la manifestation. Pour qu'il y ait manifestation, il faut qu'il y ait, comme on dit, filiation dans le monde. Qui dit filiation, dit d'ailleurs aussi reproduction, car la condition également nécessaire de la continuation éternelle de la manifestation est non seulement que le Père produise le Fils, mais que le Fils reproduise le Père et crée des Fils à son tour. Mais la reproduction n'est pas la répétition. La répétition n'est que le mode abstrait de la reproduction. Le Fils n'est pas le Père. Le Père se reproduit dans le Fils, il ne s'y répète pas. Le Fils a pour mission de manifester "finalement" la dualité concrète du couple Père-Mère qu'il contient dès "l'origine" et non de répéter seulement le Père abstrait dont il "paraît" pourtant exclusivement procéder. Il faut d'ailleurs rappeler que dans l'embryon, si le sexe est donné, le cerveau anatomiquement l'est aussi. Le sexe occupe originellement une position centrale, le cerveau une position enveloppante périphérique. Et c'est cet ensemble qui représente réellement la totalité.

La manifestation à l'"origine" se répartit alors de la façon suivante :

1. un embryon constitué par un sexe mâle (φ_1) et un cerveau ($-\varphi_1$), cette dualité permettant la naissance d'un regard, c'est-à-dire d'un être pour-soi;

2. une matrice, qui est le Mère ou le monde, groupant d'une façon unitaire et fondue la globalité $(\varphi_2) + (-\varphi_2)$, ce monde n'ayant pour l'embryon susdit pas de regard.

En d'autres termes, pour tout existant venant au monde, le monde n'a pas de regard, et longtemps, quoique plus tard, cet existant remplacera ce regard vacant par un regard de l'extra-monde. Durant ce temps, le monde est alors être en-soi. Seul cet existant se voit posséder un regard, et cela justement parce que, en tant qu'existant il est constitué par une dualité, celle du sexe et du cerveau, qui crée pour lui de la distance. En d'autres termes encore, le Fils s'apparaît dans-le-monde en tant que potentialité, tandis que, pour-lui, la Fille, qui lui est anti-symétrique et qui constitue ce même monde, ne peut apparaître que comme virtualité : elle dépend de lui, il ne peut lui attribuer d'autre regard que celui de la Mère, situé au même moment dans l'extra-monde. C'est le conscience naïve de cette transcendance irréductible entre le Fils et la Fille qui faisait dire aux premiers docteurs chrétiens que le femme n'avait point d'âme. En effet, l'âme de tout existant est liée à son être pour-soi, c'est-à-dire à sa dualité, c'est-à-dire encore à son regard dans-le-monde.

Apparition mondaine de l'homosexualité.

L'homosexualité ne peut ainsi, à aucun titre, apparaître comme un phénomène originel dans le monde. Elle est au contraire un phénomène "originel" de

l'extra-monde, mais ce mot enferme une contradiction, car dans l'extra-monde il n'y a pas de phénomène, car il n'y a "personne" à qui un phénomène puisse apparaître. Ce qui caractérise l'extra-monde, c'est qu'il n'est séparé de la déité que par une transcendance simple, tandis que le monde en est séparé par une double transcendance. L'extra-monde est donc un mode abstrait du monde, une vision amputée et naïve qui est prise pour celle d'un monde. Il ne possède à aucun titre l'existence concrète. L'extra-monde est, au sens strict, illusion.

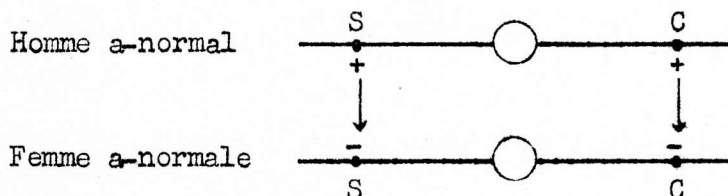
Si l'homosexualité apparaît dans le monde, ce n'est alors que par la dialectique de l'involution-évolution dans le monde, elle est un phénomène tendanciuellement "terminal". Elle se trouve en effet liée à l'augmentation de la vision pour-lui du Fils. Tandis qu'à l'origine, le Fils ne connaît que son propre regard et considère le monde comme constitué d'objets "purs", au contraire, à la "fin", il attribue aussi un regard à autrui et considère le monde comme constitué de purs objets. Cette induction de l'inter-subjectivité dans le monde oblige le Fils à dépasser le stade naïf où il livrait le monde à l'amputation par le moyen d'une transcendance purement intra-mondaine qui ne lui délivrait en face de lui qu'un extra-monde. Aussi, dès que le Fils possède la vision absolue de la transcendance extra-mondaine, les polarités du sexe et du cerveau lui apparaissent distribuées dans la totalité de leurs combinaisons possibles et non pas seulement selon la combinaison particulière de la "normalité" : c'est ainsi que les quatre pôles (φ_1) , $(-\varphi_1)$, (φ_2) , $(-\varphi_2)$ apparaissent à la vision pour-soi de chaque existant comme susceptibles de constituer quatre combinaisons et pas seulement deux. Dire que l'homosexualité "apparaît" dans le monde et dire que la vision de la double transcendance s'y fait jour sont alors une seule et même chose.

Les deux combinaisons : homme normal, à savoir : sexe (φ_1) cerveau ($-\varphi_1$), et femme normale, à savoir : sexe (φ_2) et cerveau ($-\varphi_2$), se trouvent dès lors complétées par deux autres combinaisons dites homosexuelles : homme "anormal" (ou pédéraste), sexe (φ_1) cerveau ($-\varphi_2$) et femme "anormale" (ou lesbienne), sexe (φ_2) cerveau ($-\varphi_1$).

Théoriquement, ces quatre combinaisons permettent un certain nombre de copulations sexuelles d'hommes à femmes, d'hommes à hommes ou de femmes à femmes dont il est facile de dessiner ici le schéma. Nous étudierons ces combinaisons en détail dans nos prochains Fondements anthropologiques. Nous n'en retiendrons d'abord ici que deux, celles qui associent :

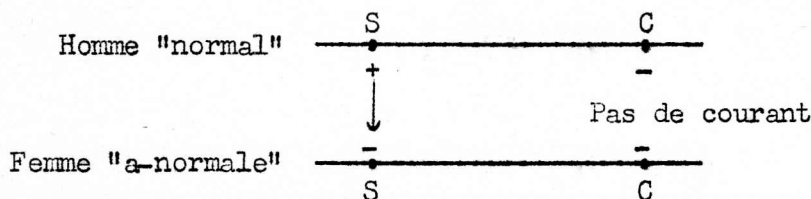
1. l'homme "normal" et la femme "normale" (voir plus haut);
2. l'homme "anormal" et la femme "anormale".

Ce deuxième schéma est figuré ci-dessous. On constate que dans ce cas aussi il y a double attractivité entre les sexes et entre les cerveaux, puisqu'ils sont de signes contraires, mais les deux attractions, au lieu de se compléter et de jouer dans le même sens, c'est-à-dire de s'intensifier ensemble, vont au contraire en sens inverse, c'est-à-dire qu'elles se contraignent et ne peuvent par conséquent que se neutraliser. C'est, dans la vie moderne, le couple perpétuellement déchiré de la femme cérébrale à tendances lesbiennes et de l'homme esthète à tendances de gigolo. Cette femme est cérébrale parce qu'elle a une intelligence analytique d'homme "normal". Cet homme



est un esthète parce qu'il a une intelligence synthétique et intuitive de femme "normale". Cette femme appréhende les idées, cet homme ne saisit que des formes. Elle souffre d'un manque de sens artistique, il souffre d'un manque de rigueur intellectuelle. Au lieu d'être un centre d'intégration et de plénitude, leurs deux plexus sont alors des centres de répulsion et de vacuité.

Aujourd'hui, où la collectivité n'a pas encore atteint la "fin" de sa "descente" tout en étant "proche" d'elle, le cas précédent est un cas extrême. Le cas le plus fréquent est au contraire figuré par la copulation de l'homme "normal" et en cours de "féminisation" et de la femme "anormale" et en cours de "cérébralisation". Ce couple est figuré par le schéma ci-dessous.



On s'aperçoit que si les sexes continuent à s'attirer dans le sens normal du + vers le -, les intelligences s'affrontent dans leur autonomie respective et aucun courant ne passe entre elles. On parle alors de l'impuissance de l'homme ou de la frigidité de la femme, termes évidemment relatifs. Les deux intelligences ont même tendance à se repousser car leurs polarités veulent être de même signe. L'orgasme sexuel simultané n'est alors possible que si l'homme parvient, par une maîtrise particulière et en accentuant le caractère dominateur de son sexe, à provoquer un véritable changement de polarité dans le cerveau de la femme et à obliger ce cerveau intra-mondain à se projeter dans l'extra-monde, c'est-à-dire à redevenir féminin, c'est-à-dire encore à abandonner sa nature tournée vers l'analyse et la critique. Mais réciproquement cette domination de son sexe ne peut être, pour l'homme, que le résultat d'une prise de conscience aigüe et lucide, et d'ailleurs jamais achevée, exigeant un paroxysme et "finalement" une rémission de l'intelligence. Un tel couple donne de la façon la plus nette l'idée de la lutte des sexes. Il ne peut réaliser la fusion des sexes que par une véritable transmutation mutuelle, l'homme et la femme faisant ensemble un effort pour plexualiser ce qui est seulement sexuel ou cérébral. L'origine de la dis-harmonie des couples modernes, dans leur cas le plus général, réside ainsi dans les deux causes qui s'opposent à cette plexualisation, et qui sont :

1. le manque de puissance sexuelle qualitative chez l'homme "normal";
2. l'insistance de la femme à affirmer sa cérébralité, c'est-à-dire son individualité analytique et séparative.

L'homme et la femme modernes sont ainsi dressés l'un en face de l'autre pour un commun effort pédagogique qui pose ce double obstacle comme la condition nécessaire de leur évolution et de la montée d'une plexualité unitaire de plus en plus qualifiée, c'est-à-dire d'une inter-subjectivité de plus en plus consciente.

Nécessité de
l'homosexualité.

Cependant, si nous disons que la reproduction est le statut normal de la manifestation, ce mot "normal" ne doit pas nous tromper. La normalité, si elle est nécessaire, n'épuise pas la nécessité.

Il y a une normalité absolue dans le monde pour la simple raison que la manifestation est reproduction, et la normalité réside alors dans l'hétérosexualité. Mais la manifestation n'exige pas seulement l'ouverture de la transcendance intra-mondaine, elle appelle aussi celle de la transcendance extra-mondaine. Elle ne se définit pas seulement comme le "départ" du Fils, mais aussi comme son "retour". Elle ne nécessite pas seulement l'ouverture perpétuelle du temps, mais l'abolition également perpétuelle du temps. Nous dirons alors qu'en supprimant la reproduction, l'homosexualité est a-normale, en ce sens qu'elle contredit le cours de la manifestation, mais qu'elle est également nécessaire en ce sens qu'il faut que la manifestation soit contredite, et il en résulte que l'homosexualité n'est pas fondée sur autre chose que l'intensification même du normal, qu'elle est le produit paroxystique de la normalisation perpétuelle de la normalité. La définition étroite et unilatérale de la normalité n'appartient évidemment qu'à la vision naïve. En réalité, la vision

transcendantale réunit l'homosexualité et l'hétérosexualité dans un seul couple involutif-évolutif. De même que la normalité s'intensifie perpétuellement de façon sénairé en vue de faire croître la plexualité masculine-féminine dans le monde, de même l'homosexualité et l'hétéro-sexualité se corrélient sénairément comme deux forces de crucifixion et de tension écartelante dans ce même monde. C'est alors la montée de l'homosexualité visible dans un cycle historique donné qui marque aux époques dites de décadence l'approche de la subversion de ce cycle en équilibrant et faisant monter visiblement en lui les forces disruptives. Les époques dites "décadentes" ne le sont pas parce qu'elles sont ense- *values* velies par l'homosexualité, c'est au contraire l'homosexualité qui est un "signe" de ce que nous appelons naïvement "décadence". Si l'hétéro-sexualité est le statut normal, l'homosexualité apparaît alors, dans sa manifestation opposée à la manifestation tout court, comme le témoin décisif de la ré-action apocalyptique. Mais il va de soi que si ces forces anti-reproductrices, à certaines époques de crise, deviennent visibles, elles n'en sont pas moins à toute époque équilibrées dans l'univers avec les forces reproductrices. Simplement, le plus souvent, elles sont invisibles et latentes car l'être pour-soi des existants, c'est-à-dire leur conscience, d'où procèdent l'acuité réductrice et la puissance d'intégration de leur regard ou de leurs sens, n'est pas encore suffisamment développé, et ces mêmes forces s'accumulent alors quantitativement dans l'esprit, mais à l'état potentiel, avant d'émerger qualitativement dans la chair. Restant dans le mode de la vision naturelle, nous sommes alors obligés de considérer toute conception d'embryon mâle dans la Mère comme ressortissant à l'hétérosexualité, et par conséquent comme harmonique, toute conception d'embryon femelle comme ressortissant au contraire à l'homosexualité et par conséquent non pas comme disharmonique mais anti-harmonique. La banalité quotidienne confond évidemment anti-harmonie et disharmonie, et cette confusion se traduit communément non seulement par la subordination de la femme qui est une des conditions de "l'ordre" banal dans le monde, mais par l'attribution à la femme de la responsabilité de l'introduction du "désordre". Tous les mythes sur la séduction de la femme par le serpent évoquent cette situation de la femme originelle et perpétuelle. Le serpent est double, involutif-évolutif, luciférien et satanique, et n'est ainsi pas autre chose que le symbole de la double torsion du temps nécessitée par l'inversion d'inversion. Mais la banalité quotidienne ne peut voir le serpent qu'en linéarité, c'est-à-dire en simple torsion, elle lui confère un rôle de perversion de la réalité globale et non d'organisation de cette même réalité. C'est que la Fille, dans la mesure où elle appartient à l'arrière-monde (ou à l'avant-monde) et non au monde tout court, se trouve liée à la transcendance extra-mondaine, c'est-à-dire à ce que la tradition appelle le chaos. Le monde est sens, le chaos est anti-sens. Mais la banalité quotidienne y voit le non-sens. Et il n'est pas douteux par exemple que la "disharmonie" qu'on peut constater d'une part entre la cérébralité masculine intense de la femme raisonnable ou "intellectuelle" et d'autre part sa sexualité femelle est, dans le monde, l'évocation de ce que ne peut pas être le monde, et c'est en ce sens que l'on peut dire que Dieu, dans sa sagesse, a créé la femme "intellectuelle" pour donner à l'homme "normal" l'image du chaos. Naturellement, ici encore, une vision transcendantale invertit l'inversion, aussi bien celle de la femme intellectuelle que celle de la banalité quotidienne, et les intègre toutes les deux dans la globalité. Mais il est clair qu'une femme intellectuelle, comme Simone de Beauvoir par exemple, dans la mesure où elle relie les revendications du "deuxième sexe" à une globalité purement mondaine et veut en faire le facteur d'une nouvelle "normalité", ne fait qu'intensifier l'inversion sans l'invertir,

elle reste dans le cadre de la vision naïve, ce qui est obligatoirement le sort de tout existentialisme agnostique dès qu'il veut mettre à l'épreuve ses structures incomplètes et "purement" formelles dans une politique ou une quelconque praxis.

Nous interrompons ici, provisoirement, nos Fondements théologiques.
